



LE JOURNAL DES THÉÂTRES

ANNALES DRAMATIQUES,

ORGANE SPECIAL DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS ET DE L'ASSOCIATION DES ARTISTES DRAMATIQUES.

Abonnements : 3 mois, 6^{fr} ; 6 mois, 11^{fr}.
1 fr. de plus par trimestre pour les Départements.

PARAISANT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.
BUREAUX :
11, rue de la Boule-Rouge (faubourg Montmartre).

Annonces : 50 centimes la ligne.
On traite à forfait au mois et à l'année.

Paris, 30 septembre.

Un honnête homme, un artiste estimable, menacé, traqué, saisi par la misère qui s'était abattue sur sa pauvre famille dont il ne pouvait plus être le soutien, vient, dans la folie du désespoir, de se faire homicide. Pamel, qui n'avait marqué jusque-là sa vie que par des actes honorables; Pamel, qui a exercé pendant dix ans, non sans succès, quoique modestement, la profession d'artiste; Pamel, qui était bon père, époux dévoué, vient de mourir suicidé après s'être fait l'assassin de sa femme et de ses enfants. Cet horrible drame, dans lequel le hideux fantôme de la faim et de l'impuissance, vainqueur d'un homme courageux, joue le principal rôle, est une grande et terrible leçon qui ne doit pas être perdue pour le pouvoir. Nous le répéterons sans cesse, avec une autre organisation dans nos théâtres, nos regards n'auraient point à redouter les spectacles de ruine, de misère et de désespoir qui nous affligent et nous épouvantent. Plus de difficultés pour l'artiste à son entrée dans la carrière; mais plus de garantie, de sécurité dans l'avenir à celui qui a fait ses preuves, tels devraient être le principe et la base de la réforme théâtrale depuis si longtemps réclamée.

Pamel est mort ! N'écoutez que son désespoir, il a, dans un moment d'égarement, oublié que le courage consiste à lutter et non à fuir, et cherché par le poignard à se soustraire, lui et les siens, aux angoisses de la misère; paix à lui, en compensation de tout ce qu'il a souffert. La veuve et les orphelins qui survivent trouveront, espérons-le, dans la générosité publique, dans celle des artistes toujours sûre, quelques ressources, nous ne dirons point quelques consolations : que le Ciel et les gens de cœur leur soient en aide ! Mais qu'on n'oublie point que le mal demeure entier, menaçant, ter-

rible toujours; que d'autres artistes, pères de famille aussi, hommes méritants, peuvent en être atteints à leur tour, et qu'il faut que toutes les intelligences d'élite, les hommes d'expérience et de bon vouloir se concertent, s'unissent au pouvoir pour empêcher à tout jamais, à l'aide d'efforts communs, le retour de ces catastrophes, qui font le désespoir des gens de bien et feraient la honte de notre époque artistique.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

GAITÉ.

Paméla Giraud, pièce en 5 actes, de M. de Balzac.
(Première représentation, le 26 septembre.)

Cette pièce, qu'avec raison, l'affiche n'appelle ni drame, ni comédie, parce qu'elle n'est ni l'une ni l'autre, quoiqu'elle tienne à la fois des deux genres, est, sans contredit, comme œuvre dramatique celle où l'auteur a le mieux compris les exigences du théâtre, et y a le plus heureusement obéi.

Assez habilement liées entr'elles, les scènes ne présentent pas ce décousu, cette incohérence de ses précédentes créations et sans proclamer *Paméla Giraud* une œuvre parfaite, nous pouvons affirmer que le plus souvent les défauts, quoique nombreux, sont rachetés par une fable simple et touchante, par des détails pleins d'originalité et où il est facile de reconnaître l'esprit d'observation de l'auteur du *Père Goriot* et d'*Eugénie Grandet*.

Jusqu'à la fin du quatrième acte l'action marche rapidement et l'intérêt est soutenu; mais à partir de là tout s'arrête et il ne reste plus qu'un acte de comédie. Essayons maintenant d'esquisser une courte analyse :

Paméla, fille de portier, habite une mansarde ;

elle a dix-huit ans, et quoique seule presque toute la journée, elle est sans cesse en famille : Paméla est fleuriste; ce qui ne l'empêche pas d'être vertueuse. Or, il advint qu'en parcourant un dimanche les bosquets de l'Ile-d'Amour, Paméla rencontra les regards d'un beau jeune homme brun, et ne tarda pas à ressentir la perfide et douce influence du lieu. Jules Rousseau, ainsi se nomme le beau brun, devint l'objet de toutes ses pensées, au grand chagrin de Joseph Binet, brave ouvrier tapissier dont Paméla était la fiancée. Un soir, compromis dans une conspiration, poursuivi, traqué par des agens de police, Jules est arrêté dans la chambre de Paméla. Jules va être condamné à mort si l'on ne parvient à prouver que le 24 août, jour de l'attentat, Jules Rousseau conspirait contre la vertu de la fleuriste, et non contre la sûreté de l'État. Paméla n'hésite pas, et obtient le salut de Jules au prix de son honneur.

Acquitté par le jury, Jules tombe aux pieds de sa libératrice, et il l'épouserait sur l'heure, car il l'aime à l'adoration, si sa famille n'y mettait bon ordre. Fi donc ! une grisette ! quelques mille francs à la péronnelle et son honneur sera bien payé ! Ainsi, voilà cette famille, naguère aux genoux de la jeune fille, qui lui dit froidement merci en lui donnant un peu d'or ! Mais le vertueux avocat en a décidé autrement : il fait craindre à la famille Rousseau l'accusation d'avoir suborné des témoins; enfin après avoir été jusqu'à offrir son nom et sa main à Paméla, car il ne veut pas que la vertu reste sans récompense, il parvient à vaincre toutes les difficultés, c'est-à-dire, à marier nos amoureux. La tâche était rude, je vous le jure; aussi nous signons cet honnête avocat à l'Académie, qui n'aurait rien de quelconque chose comme le prix Monthyon.

Cette pièce, comédie ou drame comme on voudra l'appeler, que l'on pourrait croire écrite pour

FEUILLETON DU JOURNAL DES THÉÂTRES.

ANECDOTES THÉÂTRALES.

M^{lle} CLAIRON

OU

UN BAPTÊME LE MARDI-GRAS.

C'était le mardi-gras de l'année 1723. La petite ville de Condé en Flandre, se livrait à une joie sans bornes, et digne d'un pareil jour : la folle semblait avoir réuni toute la force de ses poumons, pour jeter son cri d'allégresse par-dessus celui de ses compagnes voisines; le travail qui conserve toujours quelques fidèles, était presque contraint de se cacher à l'ombre; la gaité seule avait le droit de se promener par les rues, le front haut et découvert.

Maintenant, si nous désertons un instant la ville et sa turbulence, une marche de quelques minutes sur le sol neigeux nous conduira dans une maison de pauvre apparence au dehors et de triste spectacle au dedans. Voici ce qui se passait dans cette maison. Une femme, étendue sur un lit, encore toute suppliciée des douleurs de l'enfantement, venait de mettre au monde un enfant qu'elle n'avait porté que sept mois dans son sein. Aussi ne nouveau né paraissait-il devoir subir les conséquences fatales de sa naissance prématurée. Il était malingre et chétif; ses yeux clos semblaient ne devoir jamais s'ouvrir.

Trois autres personnages assistaient à cette douleur et en prenaient leur part : le père et la mère de l'accouchée, puis une sage-femme. L'état de l'enfant était si pitoyable, la vie se manifestait si imperceptiblement dans ses mem-

bres raides, qu'on jugea que son passage ici bas serait de courte durée, et il fut reconnu prudent de lui faire incontinent administrer le baptême. Donc le grand-père prit l'enfant dans ses bras et, accompagné de la sage-femme, il dirigea ses pas chancelants vers la paroisse, qu'il trouva à son grand chagrin fermée et verrouillée. Les démarches qu'il fit pour se faire ouvrir furent inutiles; personne ne se trouvait là pour répondre à ses instances, ni le curé, ni le vicaire, ni même le bedeau. Soudain la porte d'une maison voisine s'ouvrit; une façon de femme vieille et ployée en deux en sortit et vint mettre fin à leur bruyante impatience : c'est bien vainement, grommela-t-elle, que vous ébranlez l'huis de l'église; M. le curé ainsi que son vicaire sont à l'assemblée chez M. ***, où ils festoyent le mardi-gras. Le grand-père et la sage-femme manifestèrent quelque étonnement; mais, prenant leur parti, ils se dirigèrent en hâte vers le lieu indiqué.

Cependant la joie ne tarissait pas chez M. ***, elle ruisselait sur tous les fronts en gouttes de sueur, bien que la neige tombât abondamment au dehors; la danse était toujours aussi folle, aussi tumultueuse; il était trois heures après midi, car la coutume de Condé permettait à la danse de déployer sa bruyante joie pendant le jour, et cela à l'encontre des usages de Paris, dont les habitants, bien certainement, éprouveraient un dégoût invincible à goûter, aux rayons du soleil, des plaisirs qui semblent réservés aux lueurs des bougies. Les pieds des danseurs faisaient preuve d'une incroyable vigueur en se détachant du plancher avec aisance et légèreté. L'Arlequin et le Gilles, surtout, étaient remarquables d'entraînement et de laisser-aller.

Mais toute cette joie fut soudainement troublée par la survenue des deux personnages que le lecteur connaît déjà. Leurs visages étaient si sombres et si peu empreints d'une gaité carnavalesque, que pour cette foule bruyante et animée, leur visite fut un vrai trouble fête. M. *** vint

au devant d'eux : le vieillard expliqua qu'il venait quérir le curé pour qu'il eût à baptiser, sur-le-champ, l'enfant qu'il portait dans ses bras et qui n'avait, si je puis ainsi dire, qu'un soupçon de vie.

Sans doute, comme moi, le lecteur fera la réflexion qu'il messied à un homme d'église d'assister à une folie de carnaval, et que le curé de Condé, en abdiquant ainsi ouvertement l'autorité sacerdotale, agissait dans le but de se concilier le cœur de ses fidèles; mais que, s'il était témoin de cette gaité, au moins il n'y prenait pas part. Or, le lecteur, comme moi, se sera étrangement fourvoyé; pour le lui prouver, il me suffira de dire que le curé, c'était l'Arlequin dont je lui ai signalé la turbulence, comme le vicaire c'était le Gilles. Quant on vint leur annoncer la malencontreuse visite, ils murmurèrent entre leurs dents quelques mots d'impatience, tout en se rendant à leur devoir; néanmoins, à par soi, ils espérèrent ajourner le sacrement; mais véritablement l'enfant qu'on leur présentait était si peu vivace et si près de sa fin qu'ils avisèrent promptement aux moyens de lui procurer son passeport pour le ciel; donc le silence fut momentanément imposé aux violons, et un baptême impromptu sauva le nouveau né des flammes de l'enfer.

Or, cette enfant (c'était une fille), si chétive et qui n'aurait pas même un lendemain à vivre et dont le baptême fut en quelque sorte une farce de carnaval, cette enfant vécut quatre-vingts ans et devint, par la suite, une comédienne à renommée retentissante, qui eut nom Hippolyte Clairon.

Ce fait, qui paraîtra bizarre, peut-être même invraisemblable, est consignés dans les mémoires de Mlle Clairon, page 235.



une autre scène et un autre public que ceux de la Gaité, nous fournit l'occasion de féliciter les habiles et intelligents directeurs de ce théâtre qui ont voulu, par une diversion heureuse, appeler à eux, indépendamment de leurs habitués, un public nouveau, public d'élite que l'on voit rarement au boulevard. Il y a eu succès.

(Voir, pour le jeu des acteurs, aux *Théâtres de Paris*.)

THÉÂTRES DE PARIS.

Samedi soir.

Opéra. *Don Sébastien* est presque achevé. Tout fait présager un immense succès; mais c'est à tort qu'on en annonce la 1^{re} représentation pour la fin de ce mois. Nous croyons être bien informés, en disant que le nouveau chef-d'œuvre de Donizetti ne sera offert aux applaudissements de ses admirateurs qu'à la fin du mois prochain.

Hier vendredi la *Reine de Chypre* avait attiré la foule: DUPREZ a chanté d'une façon digne de lui et de sa réputation le rôle de Gérard; BAROILHET a été le brillant Lusignan que l'on sait; OCTAVE est un Strozzi très convenable. MADAME STOLZ dans son rôle de la reine qu'elle a fait si beau, a mérité encore et a obtenu son tribut habituel de bravos. Mlle MÉQUILLET figure là pour mémoire sans doute. Au quatrième acte, on a justement applaudi le pas de deux, dansé par la séduisante Mlle MARIA et MABILLE. Nous ne parlons pas des brutales hostilités auxquelles se trouve en butte en ce moment un artiste d'un mérite supérieur et dont le zèle infatigable égale le beau talent; nous espérons trop dans le bon sens et l'équité du public, qui en fait preuve déjà d'une façon non équivoque, pour croire à la durée de pareilles persécutions; s'il le fallait cependant, ce serait un devoir pour la presse de venger l'art et l'artiste, et nous ne serions pas des derniers à remplir ce devoir.

Comédie-Française. Samedi dernier la représentation d'*Andromaque* offrait un attrait de plus aux habitués littéraires de ce théâtre; Mme MÉLINGUE, qui avait déjà fait fort brillamment ses preuves sur le terrain tragique, abordait le rôle d'*Andromaque* dans lequel Mlle NOBLET, grâce à son indisposition, daignait lui permettre des essayer. Nous devons dire tout d'abord, bien que ce ne puisse être une nouvelle pour personne que Mme MÉLINGUE a laissé loin derrière elle son chef-d'emploi dont elle fait sans peine oublier le jeu mou et sans couleur, la physionomie glacée et le débit d'une monotonie si fatigante et qui tient beaucoup de la psalmodie. *Andromaque* a été incontestablement supérieure à Clytemnestre; il a eu progrès, progrès évident, sérieux et que la débutante a pu prouver malgré la timidité qui la paralysait encore. Nous ne voulons pas dire cependant que Mme MÉLINGUE a été parfaite: certaines parties du débit sont trop saccadées, le jeu de physionomie est parfois trop mouvementé, certaines intonations sont rudes et manquent d'expression, enfin la marche en scène elle-même est loin d'être irréprochable, elle est irrégulière, tantôt incertaine, tantôt précipitée et manquant de dignité. Somme toute cette épreuve a été à l'honneur de Mme MÉLINGUE, qui a obtenu ce soir-là encore un beau et légitime succès. BEAUVALLÉ a joué Oreste d'une façon remarquable; peut-être a-t-il trop mis de recherche dans la façon dont il a rendu ce rôle, sa diction était d'une lenteur affectée dont l'effet n'était pas heureux.

Hier les *Deux Ménages*, jolie comédie de Picard et Fulgence, qui passait de l'Odéon sur cette scène, a été fort convenablement exécutée et accueillie du public. SAMSON est un Bourdeuil amusant; MAILLART montre de la tenue et de la finesse dans le rôle de Dorsay qu'il dit très bien; LEROUX reste toujours LEROUX; Mlle ANAIS minaude assez gracieusement le rôle de Mme Dorsay; Mlle BROHAN est une Mme Bourdeuil fort convenable; Mlle DENAIN est charmante sous les traits de Mme de Montalant; c'est Mme THÉNARD qui remplit le rôle de Mme Hippolyte, ce qui nous dispense de toute critique à son sujet. — On parle d'une rupture aimable entre le théâtre et une sociétaire nouvellement reçue; nous sommes en mesure de déclarer que jusqu'ici ces bruits sont pour le moins fort prématurés. — Ce soir *Tancredi* avec Mlle RACHEL.

Téâtre-Italien. Ronconi étant arrivé, rien ne s'oppose à la représentation de *Lucia* pour la réouverture du 3 octobre.

Du reste rien de nouveau, et nous ne pouvons que

confirmer notre bulletin de l'autre jour sur le répertoire projeté pour la saison.

Odéon. La réouverture de ce théâtre, qui a eu lieu jeudi 28, a été brillante. Au lever du rideau, MONROSE est venu dire le discours d'ouverture, boutade pleine d'esprit de M. Camille Doucet, coutumier du fait. Nous en donnons plus loin un fragment. *Lucrèce* a encore le privilège d'attirer la foule; Mme DORVAL, dans le rôle de Tullie, a été affectée et continuellement à côté du vrai; Mlle MAXIME a joué le rôle de *Lucrèce* d'une façon supérieure, et y a recueilli d'unanimes et bien justes applaudissements; BALLANDE est supérieur à BOUCHET autant que celui-ci était inférieur à BOCAGE. L'ensemble de la représentation a été des plus satisfaisants. Le discours d'ouverture a obtenu un légitime succès, voici comment il se termine :

Nous voilà bien heureux... Nous allons maintenant Lever, dans l'opulence, un front impertinent... Nous allons à notre aise. insouciant artistes, Faire fi du public, comme des journalistes!... — Cela se dit, Messieurs... on me l'a dit, à moi... On vous l'a dit de même... et nous savons pourquoi. — Quel bonheur de pouvoir, sans montrer de rancune, Ecraser l'Odéon sous sa bonne fortune... Quel bonheur de pouvoir changer en ennemis La presse et le public... ses deux meilleurs amis!... — On n'y parviendra pas, Messieurs, et, quoiqu'on fasse, Nous conservons en core du crédit sur la place... La presse et le public... quand seuls nous combattions, Furent, pendant deux ans, nos deux subventionnés... — Aujourd'hui, comme alors, ils sont notre refuge, Notre appui, notre espoir... et surtout notre juge!... Je ne veux pas parler de cinq ou six procès A ce pauvre Odéon intentés sans succès... Thémis, avec regret envahissant la scène, Tous les jours, par huissier, visite Melpomène, Afin de lui prouver que messieurs tel et tel Ont beaucoup de talent... et cela sans appel!... Un bien autre procès, Messieurs, nous intéresse. Ce procès, l'an passé, fut plaidé par *Lucrèce*... Nous le continuerons sans nous inquiéter. Des bruits qui, du dehors, voudraient nous arrêter... — Notre Odéon, sur vous, de son sort se repose... C'est devant vous, Messieurs, qu'il veut gagner sa cause...

Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de l'*Ecole des Princes*, jouée hier vendredi.

Gymnase. Mme DELILLE qui a appartenu, si nos souvenirs ne nous font point défaut, au Cirque, a osé se montrer sur cette scène comme aspirant à la succession de la regrettable JULIENNE; l'indifférence, pour ne pas dire plus, du public, a fait justice de cette prétention plus folle qu'insolente. A une autre!

Vaudeville. Il faudrait se taire sur ce théâtre pour ne pas tomber dans des redites et deux mots suffiraient pour peindre sa situation: succès constant. Le zèle et le talent des artistes, autant que l'originalité du répertoire, expliquent la faveur dont il jouit et nous savons de bonne part que l'administration jalouse de la conserver et de l'augmenter encore s'il est possible, prépare de nombreuses et importantes nouveautés. Devant des efforts aussi actifs, au sein même de la prospérité, on ne peut nier qu'il y a plus d'esprit et d'adresse encore que de bonheur dans l'heureuse direction de ce théâtre. De bons et gracieux ouvrages, pleins de charme et d'intérêt, d'amusants et spirituels vaudevilles, de joyeuses mais honnêtes bouffonneries, joués par des acteurs consciencieux, intelligents et habilement conduits, telles sont les ressources que certain directeur, malgré tout le génie dont il se gratifie, n'a pas su mettre à profit; aussi se déchaîne-t-il contre le sort qui, favorable au mérite, n'accorde qu'une juste déception à la paresse et à l'incapacité. Il serait difficile de trouver une troupe plus complète que celle du Vaudeville; n'y voit-on pas BARDOU, toujours si franc et si vif; ARNAL, à la verve intarissable; FÉVILLE et LAFERRIÈRE, qui savent émouvoir et saisir; AMANT, au jeu souvent amusant; FÉLIX, dont la tenue, la diction, les moindres gestes, ont un parfum de bon ton et d'esprit; puis de charmantes actrices, Mmes THÉNARD, DOCHE, PAGE et J. PELLETIER, plus habiles encore que jolies? La moitié de cet ensemble suffirait pour assurer la fortune d'une entreprise.

Palais-Royal. Une *Campagne à deux* est décidément une pièce fort amusante; SAINVILLE et GRASSOT méritent des éloges pour la manière dont ils ont compris et rendu les rôles de Giraud et de Chapius. Avec la divertissante pérégrination de RAVEL, ALCIDE TOUSEZ et SAINVILLE, suivie des *Trois Dimanches*, cette petite comédie complète un spectacle des plus engageants. RAVEL nous a paru se négliger quelque peu dans certaines parties du rôle de Gamba; sa verve parfois entraînant, est, parfois aussi, froide et forcée; est-ce la suite d'une fatigue momentanée? nous aimons à le croire.

DERVAL, enlève tous les suffrages par sa bonne tenue, la vivacité et la justesse de sa diction que seconde à propos la mobilité d'une physionomie expressive sans grimaces. Beaucoup de ses camarades, et en première ligne LHÉRIETIER, ne rachètent pas ce défaut par une qualité. GRASSOT qui ne sait pas toujours éviter la charge, SAINVILLE, RAVEL, ALCIDE TOUSEZ et le plus souvent LEVASSOR cherchent à forcer les effets, se démentent, se contournent, sautillent et grimacent pour s'emparer de l'attention du public, qui leur sait gré, quelquefois, du mal qu'il se donnent, mais le plus souvent, reste froid devant ces efforts impuissants. A peine rentrée Mlle DORCY, aussi laborieuse que gentille,

joue chaque soir dans les trois pièces et s'y fait remarquer malgré le peu d'importance des deux premiers rôles; les auteurs connaissent trop bien leur intérêt pour que nous soyons longtemps sans la voir dans un rôle digne d'elle.

Porte-Saint-Martin. En attendant les *Naufrageurs*, drame à grands effets, voilà que la *Tour de Nesle* trouve un moyen nouveau de se rajeunir, quoique plus que tricentenaire; Mlle GEORGES vient remplacer Mme DORVAL, qui n'y laissera pas de regrets; dans le rôle de Marguerite de Bourgogne; c'est à faire de nouveau courir toute la population de Paris aux représentations de cet ouvrage d'un succès fabuleux, et à forcer M. NESTOR ROQUEPLAN, le directeur, homme d'esprit, des Variétés, de se récrier encore contre le bonheur siamois des frères Cogniard. Ce brave M. Roqueplan!

Gaité. JOSEPHEN se chargeant, dans *Pamela Giraud*, du rôle du vertueux, ou plutôt du misanthrope avocat, a fait violence à ses habitudes, nous ne dirons pas à ses goûts. Jouant les traîtres depuis long-temps, c'était rompre en visière avec son passé, et disons-le hautement, cette excursion dans un domaine nouveau n'a pas été malheureuse. Une tenue digne, une diction sage et correcte l'ont fait vivement applaudir: c'est un fait que nous sommes heureux de constater. GOUGET (Jules Rousseau), dans un rôle court et de mince importance, n'a rien fait, d'abord, parce qu'il n'y avait rien à faire; ensuite, parce que selon son habitude cet artiste est faux et qu'il force la nature. Il est jeune cependant, et avec de l'étude il pourrait devenir un jeune premier fort convenable. DUBOURJAL (Giraud) est bien le type du portier-tailleur. Il donne à son rôle un cachet comique, qui fait du père de Pamela une divertissante caricature. FRANCISQUE n'est pas mal placé; le personnage de Binet sied bien à son jeu niais, mais niais avec malice. Pourtant nous lui ferons observer, et ici c'est encore la faute de l'auteur, que sa poltronnerie s'est tellement accrue à la fin de la pièce que ce n'est plus le même personnage. SAINT-MAR, que nous gardons pour la fin et pour cause, nous a montré de nouveau tout ce que peut faire un comédien consciencieux, intelligent et prenant son art au sérieux. La physionomie qu'il donne au personnage du général de Verby, nous a paru parfaitement naturelle. C'est bien là le faux brave, faisant la grosse voix, prêt à pourfendre le premier venu, et tremblant à la moindre apparence de danger.

Mme SAINT-ALBIN a eu d'heureux moments de sensibilité. Mais cette artiste serait bien mieux, et son jeu gagnerait beaucoup, si elle s'étudiait à être plus naturelle; les minauderies ont tué des artistes bien plus haut placés. Mlle ESTELLE dit avec dignité le rôle de Mme Rousseau; malheureusement, ce rôle est peu important et, malgré sa bonne volonté, l'artiste ne peut y produire beaucoup d'effet. Mme MÉLANIE est bien dans le personnage à deux faces de Mlle du Brocard. Au résumé, disons que chacun dans la sphère a fait de son mieux, et que la Gaité compte un succès de plus.

Ambigu. Les *Bohémiens de Paris* obtiennent tout le succès que nous leur avons prédit, succès honorable et légitime, et auquel concourent puissamment ALBERT, CHILLY, MATIS, PHILIPPE, LAURENT et Mlle DESLANDES. Nous reviendrons avec détails, dans un de nos prochains numéros, sur le jeu de chacun de ces artistes.

THÉÂTRES DE LA PROVINCE.

Bordeaux, 23 septembre. La *Part du Diable* a eu déjà trois ou quatre représentations. Mlle Élian est un charmant petit diable à qui il ne manque qu'un peu de verve et d'entrain dans son débit, mais qui prend dans toute la partie musicale de l'ouvrage une éclatante revanche. Anthiome, qui remplit le rôle de l'étudiant de Salamanque, a le débit passablement froid et le geste peu incisif; mais il rachète ce défaut au moyen d'une voix agréable et d'une méthode qui, nous nous plaisons à le constater, progresse tous les jours. Mlle Charton porte dans le dernier acte de la *Part du Diable* un costume rose d'un effet ravissant; elle est la sœur du Diable, c'est-à-dire de Mlle Élian. Malheureusement pour elle et pour nous, Mlle Charton ne vaut pas... son frère. Valet, chargé du rôle du roi, s'en acquitte fort convenablement.

Le Mans, 20 septembre. Mme Stéphane fait insérer dans le *Courrier de la Sarthe* la lettre suivante à notre adresse :

« Monsieur,

« Vous m'avez déclaré la guerre. C'est très bien: mais, convenez-en, vos hostilités ont commencé d'une manière peu poétique. Vous paraissiez craindre, en parlant de moi, d'allumer un incendie sur la place des Jacobins; en effet, le peuple a souvent plus d'esprit et de bon sens que la plume d'un journaliste de mauvais ton. Eh quoi! Monsieur, n'avez-vous pas reculé devant une telle entreprise, quand la fantaisie vous est venue de parler avec inconvenance d'une artiste qui n'existe que de son talent, et lorsque le moindre ridicule attaché à sa personne peut la perdre à jamais? Heureusement elle n'a pas cela à craindre: elle accepte le public pour son juge, et quoiqu'elle se considère comme possédant un nez grec et non pas un nez camard, quoiqu'elle ait 27 ans et non 48, elle n'attendra pas votre protection pour trouver des engagements dans les premières villes de France, où elle a été déjà fort bien accueillie, etc., etc.

» STÉPHANE DE P... »

Comme on le voit, Mme Stéphane se plaint « de ce que

le moindre ridicule attaché à sa personne peut la perdre à jamais. Est-ce notre faute à nous, s'il vous plaît? Qui donc a attaché à Mme Stéphane cet ornement grec? La nature seule s'est permis cette mauvaise plaisanterie.

Mme Stéphane n'a que son talent pour vivre. — C'est bien frugal! — Elle n'a que 27 ans... — Fiez-vous donc aux apparences! — Elle n'a pas le nez camard. — Camard! je n'y vois pas de pointe. — Mme Stéphane a été fort bien accueillie dans les premières villes de France. — Elle fera bien d'y retourner. Dans toutes les villes de France, je le comprends, les archéologues et les antiquaires doivent parfaitement accueillir le nez grec de Mme Stéphane; mais nous, nous avons le malheur de professer très peu de goût pour les antiquités, et les pédants nous ont dégoûté du grec.

Quelques réflexions sérieuses :

Il est très fâcheux que des critiques sévères puissent compromettre quelquefois la position d'un artiste. Chacun n'a pas un nez grec pour s'utiliser au besoin dans un musée; mais est-ce à dire que cette considération doit désarmer la critique? Ainsi, notre ville a-t-elle, au prix de sacrifices immenses, construit un théâtre magnifique, a-t-on orné notre salle avec une élégance dispendieuse, a-t-on amassé à grands frais toutes les commodités, tout l'éclat, tout le luxe d'un théâtre parisien pour en faire un plancher d'essai à une actrice qui manque de hardiesse, qui n'a pas l'air de sentir ce qu'elle récite, qui se présente en scène avec peu d'assurance, qui se défie d'elle-même, et qui joue sans entrain? Or, c'est là le jugement porté sur Mme Stéphane, par le *Courrier de la Sarthe* lui-même (et soit dit en passant, cette pilule dorée vaut bien nos chiquenaudes). Enfin, avons-nous fait à la rampe un éblouissant éclairage au gaz pour nous donner le plaisir de contempler sur les murs, la silhouette homérique de Mme Stéphane? Ce nez grec eût pu être assorti avec la vieille architecture de notre vieille salle, mais la nouvelle ne s'en peut accommoder, en vérité.

Nous avons le droit d'exiger de nos directeurs, en retour de l'hospitalité brillante que nous leur offrons, des comédiens formés, éprouvés, sérieux, des comédiens familiers déjà avec la scène, et nous ne pouvons tolérer que l'on vienne chez nous, faire son apprentissage, balbutier ses rôles, essayer ses premiers ou traîner ses derniers pas dans la carrière dramatique. Nous n'avons pas élevé un palais pour des écolières ou pour des invalides, quel que soit le nez dont on puisse se prévaloir.

La Rochelle, 20 septembre. Achard est parmi nous. Les rôles dans lesquels il nous a paru excellent sont ceux qui exigent de la rondeur, du naturel, de la verve. Tel s'est-il montré dans *Bruno-le-Filieux*, sous la veste, le pantalon et le chapeau gris faussé de Couturier. Dans chacun de ses rôles, les nombreux applaudissements, et ce qui vaut mieux peut-être, les éclats de rire partis de tous les points de la salle sont venus lui prouver qu'il avait saisi la nature sur le fait.

Lyon 25 septembre. Le public a repris hier mercredi, au Grand-Théâtre, l'exercice légitime de ses droits et de sa souveraineté. Il a été juste, impartial, comme il l'est toujours quand il est laissé à ses propres impressions, ou plutôt quand il n'est pas gêné, opprimé, dans la libre expression de sa volonté. La cabale s'est tue devant lui; elle a éprouvé une défaite complète.

Godinho a chanté avec goût, et souvent avec talent, et en dépit de quelques chuts obstinés, il a été couvert d'applaudissements dans le duo du quatrième acte, où Mlle Ozy a su développer des qualités heureuses sans faire oublier cependant Mlle Morel. Car il faut être juste et l'on nous connaît assez, nous l'espérons, pour être certain que nous renoncerions à écrire, s'il fallait un moment renoncer à notre impartialité.

Tous les honneurs de cette belle soirée ont été pour Mlle Valentine; elle a dansé avec une grâce parfaite, et secondée par M. Montassu, le pas de deux du deuxième acte. Son succès n'a pas été douteux; au troisième acte elle a enlevé tous les suffrages dans la valse suisse qu'elle a exécutée avec le même danseur. Jamais plus gentille fée n'a dansé la nuit sur la pointe des genêts et des bruyères; jamais plus gracieuse Péri ne s'est jouée aux approches du soir sur les bords du Gange. Mlle Valentine est une des plus heureuses acquisitions qu'ait faites la direction; quant à Mlle Baptistine, son succès n'a pas été aussi complet.

Périgueux, 20 septembre. Toujours même foule au théâtre de Périgueux; nouveau succès à chaque nouvelle soirée. Dimanche, on se disputait les places, et il n'était pas jusqu'au moindre petit coin qui n'eût été mis en réquisition. C'est qu'aussi on jouait le délicieux opéra traduit de l'italien, *Nizza de Grenade*. Nous ne savons d'ailleurs pas quel opéra pourrait manquer d'attrait, interprété par Mlle Alix Hurteaux, lorsque, comme cette cantatrice, on possède l'art de remuer un auditoire, de le tenir en quelque sorte suspendu à ses lèvres. Que Nizza était belle de douleur, dans sa prière au roi Abdalha, sollicitant la grâce des conspirateurs, et bientôt dictant impérieusement ce que ses larmes n'ont pu obtenir! Que de naturel dans les dernières scènes du drame, alors que Beppo rend sa tendresse à Nizza! *Le maintenant je puis mourir!* était imprégné du pathétique le mieux senti. Il faut dire aussi que Bourdais, qui prenait complètement sa revanche sur la représentation de jeudi, dans laquelle il avait été plus que froid, a dignement secondé Mlle Alix. — Mais voici venu le moment du grand triomphe pour les deux premiers sujets de la troupe; c'est le quatrième acte de la *Favorite*. Ce ne sont plus des battements de mains seu-

lement qui témoignent de l'admiration du public, c'est un entrainement général.

La troupe a joué avec beaucoup d'ensemble dans les deux pièces. Les chœurs manquent par fois de précision; mais il est difficile d'obtenir une excellente exécution lorsque le temps manque pour les études.

M. Hortos a suspendu encore (ce mot n'est point un reproche) le départ de sa troupe, afin de nous donner une représentation de Mlle Catinka Heinefetter. Cette cantatrice remplira ce soir le rôle d'Alice, dans *Robert le Diable*.

Perpignan, 16 septembre. On lit dans le journal de cette ville les réflexions suivantes sur la direction de notre théâtre :

Nous serons bref, avec d'autant plus de motif que notre intention n'était point de reparler sitôt de la troupe lyrique ni de notre pauvre théâtre, qui, d'année en année semble marcher dans une voie rétrograde et désastreuse. Et soyez en bien certain, l'on dira encore aujourd'hui comme toujours : La ville est mauvaise; non, la ville n'est pas mauvaise, mais il faut savoir l'exploiter.

Nous voulons bien faire la part des difficultés et des obstacles que rencontrent les directeurs, soit dans leur gestion, soit aussi dans le choix de leurs pensionnaires, par le temps de mauvaise foi et de médiocrité qui court; mais la pénurie d'artistes capables d'occuper les premiers emplois n'est pas telle qu'il ne soit possible d'en trouver encore quelques-uns. Il suffit, pour atteindre ce but, de s'imposer quelques sacrifices. Il était d'ailleurs bien facile d'offrir, cette année une troupe sinon parfaite, au moins bien convenable dans son ensemble; il fallait conserver encore quelques sujets qui avaient su acquérir, par leur zèle et leur talent, les sympathies du public, et se borner à remplacer deux ou trois artistes qui ne pouvaient convenir ni au public, ni au directeur. C'est ici l'une des fautes de l'administration; malheureusement le public l'a secondée en acceptant, sans mot dire et sans différence aucune, tous les nouveaux élus, bons ou mauvais.

Pour nous qui, en dépit du bruit de quelques bravos, restons toujours de sang-froid, nous avouons avoir peu goûté quelques-uns des nouveaux artistes dont certains, dans la conviction que crier c'est chanter, nous gratifient souvent de duos et solos sans justesse ni mesure. Les représentations de la *Favorite*, de *Lucie*, de *Fra-Diavolo* et de *Zampa* sont venues dernièrement fortifier encore l'opinion que nous venons d'émettre et que nous avons conçue dès la première représentation des débuts.

En présence de tels faits on se demande ce qu'est devenue cette grande réputation de sévérité qu'on nous a donnée si gratuitement et que nous méritons si peu; car le public, en somme, est le meilleur enfant du monde. Nous pourrions même nous servir d'une autre expression; car il a encore prouvé toute sa bonhomie dans maints pourparlers qui n'aboutirent à rien du tout. Deux emplois extrêmement importants, indispensables même, le 2^e ténor et la 1^{re} amoureuse ne sont point encore engagés; les abonnés ont cru devoir, avec raison, réclamer toute une lacune qui compromettrait à la fois le répertoire et le succès des ouvrages. Cette réclamation, approuvée par l'autorité locale, était stipulée dans des termes convenables, et cependant les abonnés n'ont point encore obtenu satisfaction de l'administration, dont la résolution paraît inébranlable.

Maintenant, qui remplacera Mlle Léonie, qui n'avait point le droit de résilier son engagement, puisque son admission avait été sanctionnée par le public, et à quelle époque sera-t-elle remplacée? Voilà la question que tous les abonnés s'adressent, et que personne encore ne peut résoudre, pas même l'administration qui a dit, par l'intermédiaire de son régisseur, que l'artiste engagée pour les amoureuses avait fait voile pour une autre contrée... Quant à la demande du remplaçant de Deldebat, on a refusé d'y répondre d'une manière franche et catégorique; il paraît même que cet emploi si important ne sera point occupé, car nous ne pouvons supposer que le troisième amoureux se hasarde à s'en charger à ses risques et périls; la réception qui lui a été faite dans Lorenzo et Alphonse doit le tenir en garde contre tout empiètement dans le domaine des seconds ténors.

Nous ne sommes point les ennemis quand même de l'administration, mais nous ne pouvons nous empêcher de la blâmer dans cette circonstance. Le public méritait plus d'égards de la part du directeur et surtout plus de politesse de la part du malencontreux orateur son représentant; avec d'autant plus de raison que les réclamants n'avaient point pris de position hostile. Ils demandaient seulement le complément de la troupe et le très modeste divertissement, aujourd'hui indispensable dans presque tous les ouvrages de quelque importance, et qui occupait, l'an dernier, si délicieusement les entr'actes et qui paralysait les vociférations de certaine partie de la salle qui tendent à éloigner du théâtre toutes les personnes honnêtes.

Le demander n'était donc pas manifester des exigences outre mesure, ni prétendre pousser le directeur à sa ruine, en l'obligeant à des dépenses au-dessus de ses ressources. Que M. le directeur veuille donc consulter ses registres, qu'il compare les recettes actuelles avec celles de la campagne dernière, nous sommes convaincus qu'il y trouvera une différence considérable. D'ailleurs ce genre de divertissement est du goût du public; on le savait par une année d'expérience; mieux valait donc, pour concilier tous les intérêts, supprimer quelques utilités parfaitement inutiles et satisfaire à la demande des plus fermes soutiens du théâtre, sans cependant augmenter son budget. A notre très humble avis, M. Padrès eût agi fort sagement. Cepen-

dant tout n'est point encore désespéré. Nous pensons même que le directeur n'est pas assez ennemi de ses intérêts pour persister dans sa résolution, et qu'il se rendra à des vœux si justement exprimés par la généralité des habitués que renferme la ville.

Les *Mémoires du Diable*, production si distinguée de notre spirituel compatriote, a été, jeudi, convenablement rendue, et nous a procuré une heureuse compensation à certaines discordances de grands opéras dont nos oreilles sont fatiguées. Les principaux rôles étaient confiés à Charles, Joseph, Mlle Lemesle et Dalia. Ce dernier, dont on apprécie le zèle, était chargé du rôle de Robin, qu'il a joué avec beaucoup de rondeur. C'est un succès que nous aimons à constater.

Reims, 20 septembre. Les débuts de la troupe comique de Reims ont continué hier au milieu de la faveur du public, tant des loges que du parterre. Tout, grâce à l'activité intelligente de M. Jules Lefèvre, nous semble annoncer pour cet hiver des plaisirs variés. Le baryton, Compan, a parfaitement réussi; il ne lui manque qu'un peu plus d'aisance à la scène; Chotard a de l'entrain et de la rondeur. Quand à Bellemain, son recours en cassation a été décidément rejeté par le parterre, qui le lui a signifié avec un concert fort bien nourri de sifflets. Mme Caroline Gilbert a été fort applaudie, et sera certainement accueillie avec faveur par les amateurs, quand elle pourra mettre en jeu toutes les ressources de sa voix, de son talent et de sa personne.

Rouen, 28 septembre. Les *Demoiselles de Saint-Cyr* viennent d'être représentées avec succès sur notre théâtre. M. Verneuil a bien mérité du public dans cet ouvrage, ainsi que Mlle Bernard.

Le Châlet a vu s'accomplir hier le troisième début de Renaud. Comme nous l'avions prévu, le public a fait l'accueil le plus flatteur au sergent Max.

Ce rôle, précédemment confié à des doublures, avait considérablement perdu de son importance depuis Boulard, et l'on avait fini par regarder ce délicieux petit acte comme un repoussoir.

Mlle Lovie s'est fait applaudir dans ses couplets, et s'est tirée en bonne comédienne du rôle de Betty. Cette artiste possède une justesse irréprochable, de l'assurance dans les intonations, chante avec goût et conduit habilement une voix qui, malgré son exigüité, ne manque pas de charme. Ce second début lui a été très favorable, et nous fait bien augurer de la dernière épreuve. Cornélis, qui n'est pas toujours à la hauteur de sa tâche dans le grand opéra, sera décidément bien placé dans l'opéra comique. Terminons en constatant que le *Châlet* a fini au milieu des applaudissements.

— 28 septembre. Nous venions de quitter le théâtre avant-hier soir, après la représentation du *Châlet*, et nous n'avons appris qu'hier matin un bien regrettable incident qui est venu troubler la soirée.

Le spectacle finissait par la pièce de *Jacquart*, dans laquelle Fouchet remplissait, comme on sait, le rôle du ministre. A l'entrée de cet artiste, quelques habitués qui, du reste, n'en étaient pas pour ce fait à leur coup d'essai, ont chuchotté, murmuré, applaudi par dérision, se sont livrés enfin à toutes les taquineries que peut suggérer la malveillance à des gens blasés qui ne vont plus au spectacle que par désœuvrement et se soucient fort peu de jeter l'humiliation et le désespoir quelque part, s'ils trouvent à cela une espèce de distraction. L'acteur, troublé par ces manifestations, a d'abord hésité, puis a perdu la mémoire, et est tombé sans connaissance sur la scène. Il a fallu près d'une heure pour lui faire reprendre ses sens, et nous ne retracerons pas la scène douloureuse qui a eu lieu entre celui qui venait d'être victime d'une si coupable opposition et les camarades qui s'efforçaient de le consoler.

Nous nous associons pour notre part complètement à la réparation qui a été faite lorsqu'il est enfin rentré en scène, par le public entier, à un artiste consciencieux et utile, auquel on ne peut reprocher que son trop de dévouement et de bonne volonté.

Toulouse, 23 septembre. Voici, maintenant, la vérité sur les scènes tumultueuses que certaines ambitions déçues s'empressent d'exploiter contre la municipalité nouvelle, le tout à propos de la *Juive*. Pendant le cours de l'opéra, Espinasse était venu solliciter l'indulgence du public qui l'avait assez bien accueilli; la voix éteinte du chanteur prouva bientôt, en effet, qu'il ne pouvait plus tenir la scène, et l'on cria de toute part : *Assez! assez!* — Si l'on eût alors remplacé la fin de l'opéra, par quelque vaudeville inoffensif et de facile mise en scène, comme il y en a tant, on aurait, nous le croyons, évité tout tumulte; mais l'on releva la toile pour le défilé du supplice, et comme l'acteur principal, comme le ténor malade ne promettaient plus rien au public qui l'avait congédié pour la soirée, l'on ne comprit pas cette persistance et l'on siffla bruyamment. Jusque-là, puisque la pièce ne pouvait pas marcher, puisque l'opéra boitait, le public était dans son droit. Seulement il aurait bien fait, à notre avis, de se montrer plus généreux; car Espinasse n'avait joué qu'à son corps défendant; il avait obtenu promesse d'indulgence, puis, ensuite, il y avait sur la scène un artiste de Toulouse, Périllez, qui venait de révéler un beau talent et qu'on ne devait pas enterrer dans cette échauffourée; mais le public furieux ne tint compte de rien et fit orage.

Un commissaire de quartier qui se trouvait seul dans la loge de la police (où donc était M. le commissaire central?) voulut à son tour haranguer le parterre et ne fut pas plus heureux que ne l'avait été l'orateur officiel du théâtre, M. Vizentini; le vacarme alla croissant et puis tomba, de lui-même, sans aucune intervention agressive de la police ni de la troupe.

Jusqu'à présent, nous ne voyons pas, vraiment, de grandes scélératesses, et l'art seul peut avoir à souffrir de si pauvres équipées. Mais quand le public fut sorti du théâtre, il se forma sur la place une petite colonne d'indignés, qui se dirigèrent vers la maison du directeur, et brisèrent les vitres à coups de pierre. Or, ceci devient tout simplement un attentat à la personne, à la propriété; c'est un acte sauvage et qui doit être flétri. M. le directeur du théâtre n'est justiciable qu'au théâtre, dans la personne de ses acteurs, dans ses décors, dans son orchestre, dans tout l'ensemble de son spectacle, de son administration, et c'est bien assez, ma foi ! l'attaquer, le poursuivre chez lui, c'est violer le droit le plus sacré du citoyen; c'est commettre, à la fois, un grave délit et une lâcheté.

THÉÂTRES DE L'ÉTRANGER.

Amsterdam, 25 septembre. Le 19 septembre a eu lieu, au Théâtre-Français, la quatrième représentation des débuts de la nouvelle troupe. Cette représentation se composait de *Robert-le-Diable*. L'exécution des deux premiers actes a été languissante, mais, en revanche, les trois autres actes ont été parfaits d'exécution et applaudis avec enthousiasme. Mme Marnette, dans le rôle d'Alice, Devilliers-Bertram et Lemaire-Rimbaud, n'ont rien laissé à désirer. Mouchelet, dans les trois derniers actes, s'est aussi très bien acquitté du rôle de Robert; sa voix agréable, sa brillante méthode, sa bonne prononciation et son excellent instinct dramatique, lui ont de nouveau mérité les suffrages les plus flatteurs du public nombreux qui assistait à cette représentation. Il remplissait ce rôle pour la première fois; que n'a-t-on pas droit d'attendre de l'avenir d'un acteur qui, dès son début, donne de si belles espérances ?

Bruxelles 18 septembre. Le charmant comédien des Variétés, Lafont s'est montré samedi dans deux genres tout à fait différents. *Le Chevalier de Saint-Georges* est un premier rôle touchant à l'emploi des amoureux. M. Lafont a été parfait d'élégance, de cette élégance propre aux hommes de couleur. M. Lafont nous a paru avoir très bien saisi la nuance de ce rôle, il est exactement ce que l'on nous représente avoir été le chevalier de St-Georges, une nature vierge que l'éducation a promptement fécondée.

Pour représenter un pareil personnage, il faut un physique spécial, et M. Lafont a ce physique; il faut aussi un talent distingué, et ce talent ne manque pas à M. Lafont.

Il a été très vivement applaudi et c'était justice, il a été remarquablement bien surtout dans la scène qui termine le deuxième acte. Mme Doligny a convenablement rempli le rôle de la marquise de Presles. C'est un rôle surtout dramatique, et le drame nous a paru convenir particulièrement au genre de talent de Mme Doligny.

Catherine ou la croix d'or est venue ensuite. Nous n'avons pas à nous occuper de la pièce; elle nous a fourni l'occasion de voir Lafont dans un de ses plus curieux travestissements, et nous ne devons pas en demander davantage. Lafont est un magnifique sergent de la vieille, il en a la tenue, les manières, le langage, tout l'ensemble enfin, et sans charge. Mais il est infiniment supérieur encore quand il reparait à la fin de cette pièce *chauvin*, en vieux soldat. Sa figure de vieux soldat, nous ne savons pas dans quel dessin de Charlet, Lafont l'a copiée, mais elle est aussi nature que possible. Mme Guichart a joué comme un ange le rôle de Catherine, notre éloge est ici sans aucune restriction. Quand à Mlle Germain, nous devons lui dire que la première de toutes les conditions pour jouer la comédie, c'est d'apprendre ses rôles. Lafont qui avait

chanté un couplet de bien-venue assez joliment tourné à la fin de la seconde pièce, a été rappelé après la chute du rideau; on lui a redemandé son couplet, et il l'a chanté cette fois avec une variante tout-à-fait de circonstance. Les représentations que se propose de donner à Bruxelles cet élégant acteur seront bien suivies, nous l'espérons. Lafont a un genre de mérite qui n'est pas commun et tout le monde le verra avec plaisir. Ce genre de mérite il l'a montré avant-hier dans le vaudeville intitulé *Jean*. Lafont a été très original dans le premier acte sous le costume d'un habitué d'estaminet. Le succès qu'il a obtenu dans cet ouvrage est d'autant plus méritoire, que la pièce est vieille depuis longtemps, et n'a jamais été bien bonne.

Correspondance.

A. M. VICTOR HERBIN, rédacteur du Journal des Théâtres.

Metz, le 26 septembre 1843.

Monsieur,

Si, dans l'intérêt des artistes même, les directeurs pouvaient s'entendre et repousser de leurs troupes les quelques misérables qui déshonorent notre état, certes, nous ne verrions pas se renouveler les faits scandaleux, que nous sommes obligés de signaler. Aujourd'hui encore, je me vois dans la nécessité de faire connaître à MM. les directeurs et correspondans la conduite du nommé DUBOIS-PÉRIER, deuxième amoureux de vaudeville. Ce fripon, après avoir contracté un engagement avec moi, et touché, par l'intermédiaire de MM. Ténar et Cants, la totalité de ses avances, a disparu sans même rejoindre la troupe de Metz. Quelque regret que j'éprouve de flétrir publiquement un homme, je me dois à moi-même, aux artistes, je crois rendre un trop grand service à MM. les directeurs, pour ne pas chercher à les mettre en garde contre le retour de semblables vols. Décidé, en ce qui me concerne, à faire un exemple, je vais porter ma plainte au procureur du roi, et rien ne me coûtera pour obtenir justice devant les tribunaux.

Oserai-je, monsieur, vous prier d'insérer cette lettre dans l'un des premiers numéros du *Journal des Théâtres*. Veuillez agréer l'assurance de ma parfaite considération, DUCHAMPY.

NOUVELLES DIVERSES.

Vendredi la cause des acteurs dissidents dans l'affaire de l'Odéon a été appelée, au tribunal de commerce. Il s'agissait, pour ces artistes, de se faire reconnaître en la qualité voulue pour être aptes à partager la poursuite des autres. Le directeur de l'Odéon ne s'étant pas présenté, ni personne pour lui, il y a eu défaut.

Mlle ARALDI, l'ex-danseuse, qui devait faire jeudi dernier son premier début dans la tragédie, au Théâtre-Français, a demandé encore quelques jours pour achever de se préparer à ce curieux événement.

UN ACCIDENT vient d'arriver à l'Opéra-Comique. Au dernier acte du *Pré-aux-Cleres*, dans le duel entre Comminge et Mergy, Roger, qui représentait ce dernier personnage, a reçu un coup d'épée dans la main. La lame de Duvernoy a traversé le gras du pouce et a produit une assez abondante hémorragie. Le public ne s'en est aperçu qu'en voyant l'acteur blessé quitter la scène; où il n'est pas reparu, malgré l'exigence de son rôle. Un médecin est aussitôt survenu, et il a déclaré qu'il n'y avait point de craintes à concevoir. On parle d'un duel comme suite de cet accident; ceci est la partie ridicule de la nouvelle, et qu'il faut pour cela garder dans l'ombre.

Mme VEUVE AGUADO, marquise de Las Marismas, a repris possession de la loge d'avant-scène que sa maison occupe depuis si longtemps à l'Opéra.

M. HALÉVY compose la musique de l'opéra bouffe, en deux actes, dont la représentation aura lieu immédiatement après *don Sébastien de Portugal*. Cette partition est déjà avancée. L'auteur s'en occupe à la campagne.

MESDAMES DORVAL ET MAXIME ont renoncé dit-on à l'échange périodique de leurs rôles de Tullie et Lucrèce; c'est une preuve de goût dont il faut les féliciter, ainsi que le Second-Théâtre-Français, qui n'est pas ouvert aux essais de tours de force de ces messieurs et de ces dames mais plutôt à des intentions franchement littéraires.

UNE DES PLUS JOLIES ACTRICES du Vaudeville, Mlle PAGE, est en ce moment assez gravement indisposée, le public s'en préoccupe.

ON CITE COMME CANDIDATS à une direction future; M. René, directeur de province; Nestor, de la Porte-St-Martin, qui a fait ses preuves; Chapizeau, directeur de Versailles, M. La...., personnage qu'on dit solide, et M. Op. qui ne veut pas échouer deux fois, c'est-à-dire qu'à la seconde fois il se montrera plus sage.

A L'OCCASION DE LA MORT si malheureuse de PAMEL, une démarche des artistes de l'Opéra qui l'avaient connu, a déterminé une souscription en faveur de la veuve et des pauvres orphelins, un négociant du quartier a ouvert la souscription en déposant 50 fr; les offrandes sont reçues chez M. A. Dumesnil, propriétaire, 63, rue de Chabrol; pareille annonce se passe de commentaires.

LA FAMILLE HUGO vient d'être frappée encore d'un nouveau malheur. Le général Hugo, oncle de Victor Hugo et marié à Tulle, qu'il habite depuis longtemps, vient de perdre sa femme. La mort l'a surprise à la campagne où elle était allée passer quelques jours qui devaient être des jours de fête. Elle avait 37 ans. Elle laisse un fils qui en a 15 et une fille qui en a 7.

Mlle PETIPA part pour Amsterdam où elle va chanter l'opéra; les personnes qui connaissent cette jeune et intéressante artiste répondent de son succès.

SCHEMELZER, que des raisons étrangères au théâtre ont déterminé à quitter le théâtre de Nancy, va à Bayonne, où son talent trouvera à coup sûr des juges éclairés. Les beaux succès que cet estimable artiste compte dans sa carrière artistique en province et à l'étranger nous sont de surs garants de sa réussite sur la scène de Bayonne.

Nécrologie. — ATRUX, qui avait fait partie de l'ancienne troupe de l'Odéon, depuis engagé à Saint-Pétersbourg, où il est resté fort longtemps, et enfin directeur de spectacle dans le Nord de la France, vient de mourir à Belleville. Il avait épousé Mlle Bertrand, ex-danseuse à l'Opéra. M. Atrux n'a eu qu'à se louer de l'intérêt dont l'empereur de Russie l'a constamment honoré. Il avait gagné à son service une pension à laquelle sa veuve n'a malheureusement aucun droit; mais il suffit d'en faire la remarque pour ne pas perdre toute espérance. Ses obsèques ont eu lieu vendredi, à Belleville, en présence d'un grand concours d'artistes.

On annonce pour demain lundi la réouverture des magasins de nouveautés du *Coin de rue*. Des agrandissements considérables permettent aux nouveaux propriétaires de cet établissement d'offrir un choix considérable d'étoffes nouvelles achetées directement en fabrique, qu'ils viendront avec des différences de prix très remarquables. On propose l'échange et même le remboursement des marchandises qui ne conviendraient pas; avec des conditions aussi avantageuses, toutes les dames voudront visiter la maison du *Coin de rue*.

Victor HERBIN, rédacteur en chef.

Imprimerie de VASSAL frères, rue Saint-Denis, 368.

COMPOSITION ZOUAVE,

Pour la teinture simple et immédiate

DES MOUSTACHES,

Cheveux, Sourcils et Favoris,

Composé par C. TAVEAU, successeur de GELLÉ frères, inventeurs du RÉGÉNÉRATEUR GELLÉ frères (18 années de succès) pour la pousse des cheveux. — 35, rue des Vieux-Augustins, Paris.

Expédition en France et à l'étranger.

AUX TROIS CHAPEAUX

PICAUD, CHAPPELLIER,

Rue Montmartre, 149.

L. MARVILLE, Faubourg St-Denis, 56.

Bureau général d'Écritures et d'Autographie.

On se charge dans ce bureau de la mise au net de tous manuscrits, rapports, épreuves pour MM. les Artistes dramatiques. — Les travaux calligraphiques ne sont confiés qu'à des jeunes gens d'une capacité éprouvée.

PROVIDENCE

DES

CHANTEURS.

Pastilles ayant la propriété de rendre l'instant même la voix sa fraîcheur, sa pureté, de dissiper les enroulements subits, et de mettre l'artiste à l'abri de ces mille et un accidents dont il est sans cesse menacé en scène.

A la pharmacie de A. HERMÉ,

Rue des Martyrs, 8.

8, r. Montesquieu.

En face la cour des Fontaines.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

8, r. Montesquieu,

En face la cour des Fontaines.

RÉOUVERTURE

Demain lundi

Octobre prochain.

AU COIN DE RUE

RÉOUVERTURE

Demain lundi

Octobre prochain.

Cette Maison, une des plus importantes de la capitale, vient encore d'ajouter à ses Magasins deux immenses galeries.

Tout sera marqué en chiffres connus et vendu à prix fixe.